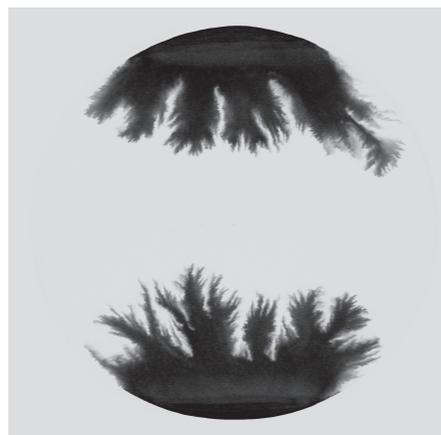


C'est très médiéval cette sensation d'avoir de la corne sur les genoux



Clovis Maillot est spécialiste des questions de genre et de parenté dans la culture visuelle et cléricale médiévale. Son ouvrage *Les Genres fluides. De Jeanne d'Arc aux saintes trans* est paru en 2020, *Un Moyen Âge émancipateur* (avec Thomas Golsenne) en décembre 2021. Avec Louise Hervé, il pratique la performance, l'installation, réalise des films depuis le début es 2000, et a publié *Attraction Etrange* (2012), *Spectacles sans objet* (2014) et *L'Iguane* (2017).

Clovis Maillot a ceci de particulier qu'il enseigne à la fois dans des écoles d'art, notamment à la HEAD de Genève,

et à l'université. Une double approche qui lui permet d'observer de quoi est fait un tressage relativement récent entre de nombreux gestes artistiques et le Moyen Âge. Avec Thomas Golsenne, Clovis Maillot a produit un petit livre passionnant sur le sujet: *Un Moyen Âge émancipateur*. On y retrouve certains axes reliant notre temps à des modèles anciens très ouverts, qu'il s'agisse de la place des femmes dans la société ou de la valorisation de certaines minorités de genre. Rencontre avec un passeur, qui fait circuler des sources de première main et des textes originaux depuis les archives jusqu'aux artistes.

Série *Dessins-clepsydras* — Marie Velardi
Ce sont des dessins d'insomnies, ou des tentatives de dessiner la perception du temps profond, pendant la nuit.

Quatre *Dessins-clepsydras*, 2013,
crayon et aquarelle sur papier (45 cm x 35 cm)
Photo: L. Godart

Entretien Clovis Maillot

PROPOS RECUEILLIS
PAR ANNE DAVIER ET MICHÈLE PRALONG

Vous êtes aujourd'hui artiste et historien. Comment en êtes-vous venu à articuler ces deux pratiques ?

Ce sont deux domaines assez séparés d'un point de vue institutionnel. J'écris des ouvrages d'histoire, universitaires et sérieux, et je produis des livres ou des projets artistiques qui n'ont pas la vocation d'être sérieux. Mais la démarche est la même : tout part d'une envie de comprendre ce que je saisis mal, en allant creuser davantage, en me confrontant à des sources de première main. Je pars toujours de cette matière-là, les archives et productions originales.

Comment s'est opérée concrètement la bifurcation de l'art à la recherche académique ?

Il y a un choc originel que je peux raconter, même s'il est un peu honteux. J'ai postulé dans une école de beaux-arts et j'ai été refusé. On a estimé que mes projets n'étaient pas assez visuels. Cette expérience de non-rencontre avec un endroit que j'estimais fait pour moi m'a secoué. Alors je me suis inscrit à l'université, que j'ai découverte comme un espace plus accueillant qu'une école d'art, ce qui n'est pas la perception de la plupart des personnes.

Comment expliquez-vous cette aimantation récente des artistes de la scène ou des arts plastiques vers le Moyen Âge ?

Je peux le raconter de manière très personnelle. J'ai vu deux mondes qui ne s'étaient pas rencontrés jusqu'à un certain moment : je dirais jusqu'en 2015-2016. Et puis soudain, dans les ateliers et dans les textes d'artistes, il y a eu des armures et des sorcières. Je percevais toutefois une confusion, ou une apparente confusion, entre un goût esthétique alimenté par des séries télévisées (par exemple *Game of Thrones*)

« Dans l’histoire plus récente des transidentités, qui est pour beaucoup une histoire de la répression, difficile et douloureuse, il y a une sorte d’éclair lumineux qui vient du Moyen Âge. Tout n’était pas facile tout le temps, mais il y a des personnages dont on peut dire qu’ils étaient *trans* et à qui un culte était rendu. »

et un intérêt plus profond et plus politique. Avec un collègue historien de l’art, Thomas Golsenne, nous avons mené une enquête auprès d’élèves d’écoles d’art et de design en France, en Suisse francophone et en Belgique. C’était pendant le confinement. On a produit un questionnaire en ligne : environ 300 réponses nous ont été renvoyées, ce qui permet de donner une vision quantitative sur ces questions

Qu’est-ce qui vous a frappé le plus dans les résultats de cette enquête ?

Il est apparu qu’il y avait certes une sorte d’image historique plutôt négative d’un Moyen Âge un peu obscurantiste, archaïque, mais aussi, dans un groupe de personnes plus minoritaire, l’idée d’un Moyen Âge joyeux, avec l’intuition qu’avant la chasse aux sorcières, il y avait peut-être eu un moment de relative liberté pour les femmes. Et, dans une moindre mesure, pour les minorités de genre.

Apparaît aussi, chez de jeunes personnes qui sont à la recherche d’alternatives au monde capitaliste, l’idée qu’on peut en trouver dans le passé. Le Moyen Âge était attirant pour cela, montrant des modes de vie possibles avant cette économie globalisée fondée sur le profit. On me questionnait beaucoup là-dessus : comment les gens vivaient vraiment, quelles étaient les modalités de production, comment on s’habillait, comment on se nourrissait. Avec clairement cette visée : si maintenant on veut vivre autrement, à une échelle plus locale, comment est-ce qu’on fait ?

Vous avez écrit un livre à partir de cette enquête, Thomas Golsenne et vous : *Un Moyen Âge émancipateur*, paru en 2021, et qui voit déjà son deuxième tirage. Comment avez-

vous trouvé votre chemin dans cette matière ?

Le côté très esthétique de cette époque a été traité : il existe de nombreux dictionnaires du médiévalisme, dont le dernier dirigé par Anne Besson et William Blanc. Les réappropriations conservatrices et réactionnaires du Moyen Âge sont elles aussi très bien étudiées. On peut citer notamment le livre *Médiéval et militant*, sur l’annexion du Moyen Âge par l’extrême-droite, surtout en France, de Tommaso di Carpegna Falconieri. Avec mon camarade Thomas, nous avons donc cherché une troisième voie : qui sont les personnes progressistes utopistes, militantes, féministes qui s’intéressent au Moyen Âge ? Comment ces personnes voient-elles cette époque ?

Comment répondez-vous aux demandes des artistes qui s’intéressent à cette époque ? Par exemple dans votre collaboration avec le collectif suisse Foulles, on peut vous voir sur le plateau : est-ce que vous participez au processus de création (voir l’entretien avec le collectif Foulles p.12) ?

Ma rencontre avec le collectif Foulles s’est faite au moment où le livre était en train de sortir. Ces artistes avaient lu un de mes articles sur la sainteté trans, et cela les avait inspiré-es pour leur spectacle de sortie de la Manufacture, *A Prayer before*. Elleux m’ont contacté, pour parler. Elleux m’ont invité à suivre un spectacle en cours de préparation, à Bienne, et je suis resté plusieurs jours pour les voir travailler. De regard extérieur, conseiller historique, j’ai été invité à monter sur la scène, et à construire la pièce avec elleux. C’est venu progressivement. C’était *Medieval crack*. Je dois dire que j’avais des réticences au début face au

« Il y a des sources avec lesquelles il est plus intéressant de faire de l’histoire, et d’autres avec lesquelles il est plus intéressant de faire de l’art. La préhistoire, par exemple, est une mine d’inspiration incroyable pour l’art. Un monde où il y a plusieurs espèces humaines aussi différentes que peuvent l’être des chimpanzés et des gorilles, c’est fou. »

travail artistique sur le Moyen Âge, du fait que j’ai étudié cette époque de manière rigoureuse, avec le respect des sources. J’avais peur de surinterpréter ou de simplifier, et j’avais des blocages. De ce point de vue-là, Foulles m’a aidé à considérer mes sources avec plus de légèreté.

Cela a été un échange constant avec le collectif Foulles. J’allais aux archives de Fribourg, je parlais aux archivistes et je revenais avec des histoires, des anecdotes. Je me suis beaucoup intéressé à la forteresse où se déroule en partie le Festival du Beluard. Au départ, il était question d’un procès qui s’est passé dans la forteresse même, et qui a abouti au meurtre d’un jeune enfant qui a été accusé de sorcellerie. On en a beaucoup parlé et on est arrivé-es à la conclusion qu’il fallait trop de contextualisation pour parler de ça.

Vous apportez des sources premières, des sources fiables. C’est ce qui permet aux artistes de trouver un ancrage solide et informé. Quelles sont les demandes spécifiques des danseuses et chorégraphes et sur ce qu’on peut savoir des corps, des expressions de genre, des vêtements, des postures... ?

J’apporte en effet des textes, j’essaie de revenir à la langue originale parce que, quand on traduit, on déforme beaucoup. Je prends souvent un exemple qui est frappant : dans les textes où des personnes changent de genre, en langue moderne, on ne met qu’un seul pronom. Et en ancien français, on utilise de manière assez souple des pronoms masculins ou féminins pour parler du même personnage. Quant aux questions du corps, elles se sont beaucoup posées, mais surtout ces dernières années. Avec Foulles,

ce qui était nouveau, c’était de se demander : comment on marche, comment on s’assoit, comment on bouge au Moyen Âge ? Et puis il y a une autre personne avec qui j’ai beaucoup parlé des savoirs corporels, c’est le chorégraphe et danseur François Chaignaud, qui a travaillé sur Hildergarde de Bingen. Nos échanges ont aussi porté sur la matérialité des textes eux-mêmes. François Chaignaud n’a pas considéré les partitions restaurées, mais les manuscrits originaux. Il s’agissait de lire ces manuscrits avec une grande fraîcheur, de se familiariser avec ces enluminures au point de pouvoir les tatouer sur le corps.

Cela m’a renvoyé aux travaux de mon directeur de thèse, Jean-Claude Schmitt, qui a écrit *La raison des gestes dans l’Occident médiéval*. J’avais lu ce livre, mais au moment de travailler avec Foulles, je me suis vraiment demandé : où je mets ma jambe ? qu’est-ce que je fais avec mon coude ? quand on prie toute la nuit, est-ce qu’on a mal aux genoux ? Pendant le spectacle, j’ai eu des croûtes sur les genoux parce qu’on est beaucoup dans cette position. C’était très médiéval, cette sensation, d’avoir de la corne sur les genoux !

On peut penser au livre *Femmes de la préhistoire* de Claudine Cohen. Elle pose les mêmes questions anthropologiques : comment retrouver ces physicalités féminines au travers de sources premières et non pas à travers les images stéréotypées des films ou d’autres media fantaisistes...

Claudine Cohen m’inspire beaucoup. Elle a une érudition incroyable. Elle est partie de l’histoire des sciences, remettant en question la manière dont se construit le savoir, et puis elle en est venue à remonter aux

« Apparaît aussi, chez de jeunes personnes qui sont à la recherche d’alternatives au monde capitaliste, l’idée qu’on peut en trouver dans le passé. Le Moyen Âge était attirant pour cela, montrant des modes de vie possibles avant cette économie globalisée fondée sur le profit. »

sources, jusqu’à la matérialité d’artefacts archéologiques. Je mène actuellement un projet avec Louise Hervé, en rapport avec des gestes préhistoriques. J’ai appris à tailler des silex. Je suis nul, mais le truc que j’arrive à produire, après m’être entraîné pendant des mois, c’est de faire du feu avec des silex et des marcassites. Cela a été assez jouissif lorsque le geste est venu. Bien entendu, ce ne sont que des hypothèses corporelles. Pour le Moyen Âge on sait un certain nombre de choses, pour la préhistoire on en sait beaucoup moins.

Vous venez d’expliquer comment l’histoire, les archives, les sources peuvent venir soutenir les intuitions artistiques. Est-ce que ce qui se passe dans votre pratique artistique vient aussi alimenter votre imaginaire d’historien ?

Ça arrive, oui. Mais j’ai plutôt dans l’idée qu’il y a des sources avec lesquelles je trouve plus intéressant de faire de l’histoire, et d’autres avec lesquelles je trouve plus intéressant de faire de l’art. C’est le sujet qui détermine la méthode. La préhistoire, par exemple, je trouve que c’est une source d’inspiration incroyable pour l’art. Un monde où il y a plusieurs espèces humaines aussi différentes que peuvent l’être des chimpanzés et des gorilles, c’est fou. S’imaginer comment on vit à cette époque-là, c’est une source artistique fabuleuse.

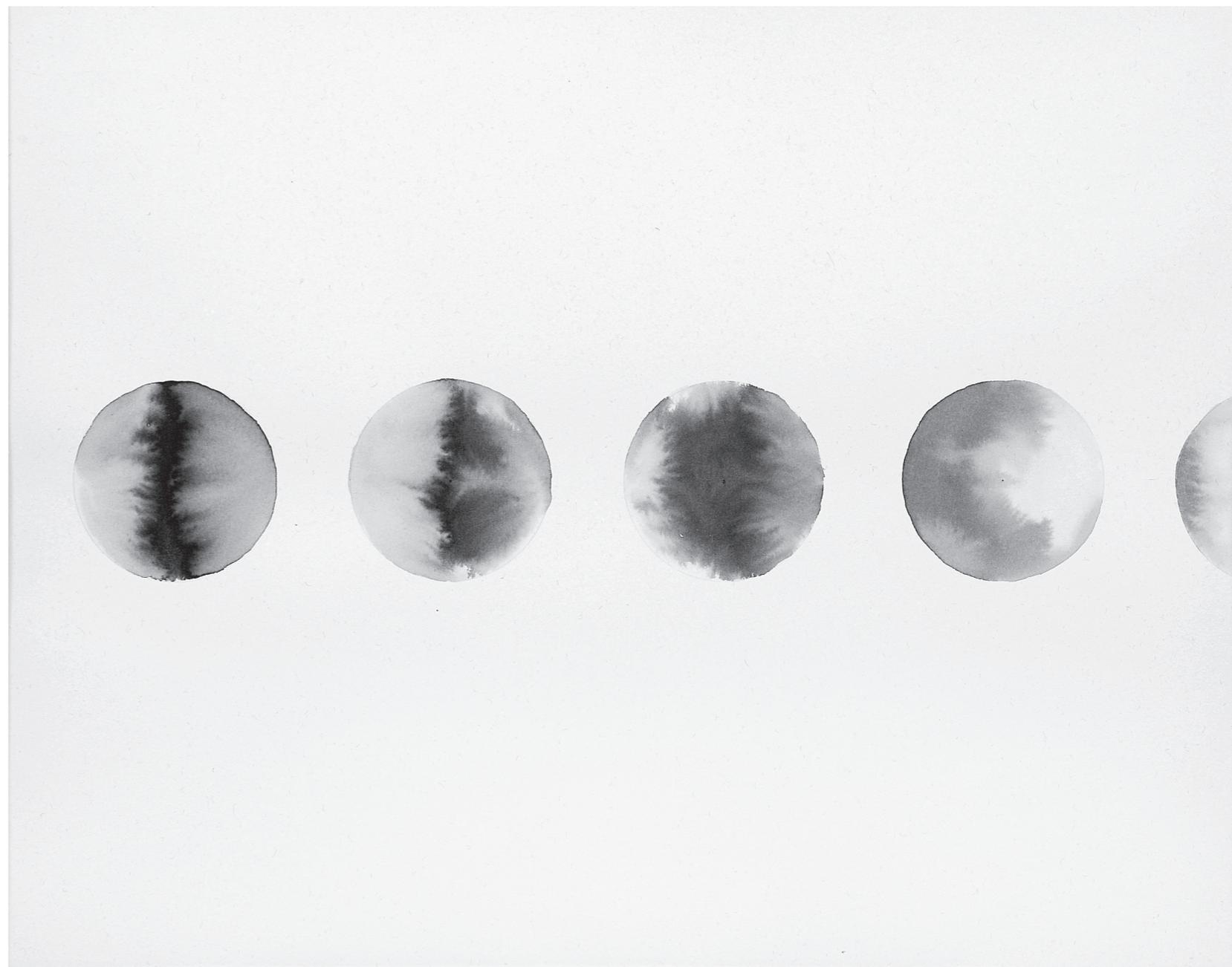
Dans votre livre *Les genres fluides. De Jeanne d’Arc aux saintes trans* (voir Livres p.72), vous évoquez les travaux de plusieurs historien·nes et historien·nes qui s’intéressent comme vous aux transidentités, et qui les mettent dans une perspective historique...

On peut maintenant considérer qu’il y a une histoire longue des transidentités, remon-

tant à l’Antiquité : même si les mots varient pour décrire les expériences, on sait qu’il y a toujours eu des personnes qui ne se conformaient pas aux catégories de genres d’une société donnée. En précisant que les catégories de genres de toutes les sociétés ne correspondent pas à une sorte d’invariant qui serait la binarité des hommes et des femmes, car il existe différents modèles sociétaux. Or au Moyen Âge, il y a un ensemble de cas qui sont fascinants parce que ce sont des saints et des saintes. On leur composait des prières, on leur dédiait des églises. Dans l’histoire plus récente des transidentités, qui est pour beaucoup une histoire de la répression, difficile et douloureuse, il y a ainsi une sorte d’éclair lumineux qui vient du Moyen Âge. Tout n’était pas facile tout le temps, mais il y a des personnages dont on peut dire qu’ils étaient *trans* et à qui un culte était rendu. Depuis les années 2015, il y a en effet un grand nombre de publications sur le Moyen Âge à ce sujet. Il existe toute une communauté de chercheur·euses qui s’intéresse aux identités de genre. J’essaie de transcrire certaines choses parce qu’il y a moins de publications en français sur ces sujets qu’en anglais. Je prépare par exemple un ouvrage collectif en français, qui fait suite au colloque *Archéologie des transidentités : mondes médiévaux*. À partir de différentes sources, dans différentes langues et différentes régions.

Comprendre ce que les mêmes mots peuvent signifier à différentes époques ou en différents endroits, ça doit être tout un décryptage...

Il y a des faux amis. Le plus connu, c’est le mot *femme*. Je cite souvent quelqu’un que j’aime beaucoup, Yasmina Foehr Janssens, qui travaille à l’Université de Genève en études genre. Elle commence toujours ces cours en disant : il n’y avait pas de femmes au Moyen Âge. On a des demoiselles, des



Dessins-clepsydras, 2013, crayon et aquarelle sur papier (45 cm x 35 cm). Photo: L. Godart

dames, des moniales, des vierges, mais pas de femmes. C’est une façon de dire que, si le mot existe, la catégorie n’existe pas. Les personnes sont d’abord un statut social avant d’être un homme ou une femme. Peu de chance que des personnes pensent appartenir à la même catégorie parce qu’elles partagent la condition de femme. Entre une aristocrate et une paysanne, c’est tout un monde.

Aujourd’hui, on a cette idée que le genre est la première chose qui nous définit. D’ailleurs c’est le seul critère qui figure encore sur nos papiers d’identité. Il y a le nom et le genre. On est dans une société qui valorise le genre davantage que d’autres sociétés. Or, on pourrait imaginer toutes sortes d’informations sur nous, mais on ne garde que celle-là.